



Coeffeur Eugène : Né le 7-06-1884 à Plouarzel ; 1907, prêtre et professeur à Bon-Secours de Brest ; 1922, aumônier des Augustines de Pont-l'Abbé ; 1931, curé doyen du Faou ; 1936, curé doyen de Concarneau ; 1937, chanoine honoraire ; 1940, chapelain de Sainte-Anne du Portzic en Saint-Pierre-Quilbignon ; 1944, chanoine titulaire ; décédé le 19-05-1951.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1951 p. 538-540.

M. le Chanoine Coeffeur, du Chapitre Cathédral. Un visage austère, aux traits anguleux, qui s'éclairait rarement d'un sourire, une parole sobre, mesurée, dont les moindre mots semblaient pesés, une pensée qui s'affirmait volontiers intransigeante, voire intégriste, une volonté tenace, opiniâtre à poursuivre ses desseins, ne voulant connaître aucun obstacle : ce sont là, semble-t-il, les éléments qui frappaient le plus dans la personnalité de M. le chanoine Eugène Coeffeur et qui, s'ils ne forçaient pas la sympathie, commandaient au moins le respect.

Né à Plouarzel en 1884, il fit ses études au collège de Lesneven : il était de ces élèves que leur conduite, leur docilité, leur application au travail et aussi leurs succès désignaient comme naturellement pour le Grand Séminaire. Il y entra en octobre 1901, dans un cours très nombreux – il comptait plus de quatre-vingts séminaristes au début – où il donna l'exemple du travail, de la régularité et de la piété. Ses conversations, sans affectation de pédantisme, revenaient souvent à l'objet des cours qu'il continuait à méditer pendant les récréations ; son exactitude dans l'observation du règlement ne se trouvait jamais en défaut et sa dévotion, pour n'être pas ostentative, n'en faisait pas moins l'édification de ses condisciples.

Trop jeune pour recevoir, à la fin de ses études, l'ordination sacerdotale qu'il dut attendre pendant plus d'un an et pour laquelle il bénéficia d'une dispense d'âge, il fut nommé d'abord surveillant au collège de Lesneven. Il fut ensuite professeur au collège Notre-Dame du Bon-Secours à Brest dans le temps où cet établissement fondé par les Pères Jésuites était sous la direction du clergé diocésain. Faute de diplômes suffisants, il demeura toujours dans les classes de grammaire où sa conscience professionnelle et le souci qu'il avait d'être à la hauteur de sa tâche garantirent la qualité de son enseignement. Il se souciait encore plus d'être un éducateur et son influence a marqué de sa forte empreinte bien des élèves ; elle s'exerçait même, par la force de ses convictions et de ses affirmations sur tels de ses collègues, plus cultivés peut-être, mais qui n'en subissaient pas moins la vigoureuse et exigeante emprise.

Au terme de son professorat, il fut nommé aumônier des Augustines de Pont-l'Abbé. Il y fut le directeur pieux et avisé des religieuses ; mais dans l'importante clinique annexée à cet établissement, il fut aussi le soutien des malades à qui il prodiguait les consolations de son ministère et, à l'occasion, le conseiller, parfois discuté, souvent écouté, toujours hautement estimé des médecins attachés à la clinique.

Doyen du Faou, il sut, dans cette paroisse où la ferveur religieuse n'est le fait que d'un « pusillus grex », entretenir et développer la piété chez les âmes d'élite, mais aussi, par la dignité de sa vie

sacerdotale et la fermeté de ses principes, mériter l'hommage des indifférents ou des adversaires dont la bonne foi ne pouvait contester le zèle et la loyauté qu'il mettait au service des droits de l'Eglise. Tous, croyants ou incroyants, s'accordaient à reconnaître son activité, qu'il s'agît de restaurer la jolie église de style baroque, ses lambris, les dorures de son rétable, ses fonts baptismaux et ses vitraux, ou de reconstruire le presbytère sur l'emplacement de l'ancien, ou d'édifier un patronage de garçons. Aussi les quelques années qu'il a passées dans cette toute petite ville ont-elles laissé de lui un souvenir durable.

En 1936, il fut promu à la cure plus importante de Concarneau. Il y trouvait les graves difficultés qu'avait accumulées la construction de la nouvelle église. Son prédécesseur M. le chanoine

Le Bihan s'était usé à la tâche : il avait cependant aplani le terrain et M. Coeffeur s'attela à son tour à la rude besogne de constructeur où il s'était déjà avéré un réalisateur. Il eut vite fait de donner à l'église paroissiale les pièces essentielles d'un mobilier qui faisait défaut. Sur le terrain, très resserré que laissait l'église trop vaste, il éleva un presbytère dont l'agencement peut donner lieu à la critique, mais qui a au moins le mérite d'exister, alors que le clergé devait jusque-là se contenter d'une petite maison bourgeoise dans la Ville Close. Il décida aussi la construction d'un nouveau patronage dont le besoin se faisait sentir depuis longtemps. Dans toutes ces entreprises, comme dans la conduite de l'ensemble et des détails de la vie paroissiale, il montrait une décision qui eût sans doute gagné à s'appuyer avec plus de confiance sur ses collaborateurs ; mais, très personnel, il se réservait les responsabilités d'une direction qui pouvait parfois s'exercer de façon excessive.

Dur surtout pour lui-même, il ne comptait pas avec ses forces qui n'avaient jamais été grandes. Aussi, après cinq années, dut-il se démettre de ses fonctions et se contenter de la chapellenie de Sainte-Anne du Portzic : il y fut affecté en 1940. Il y retrouvait un peu du ministère paroissial en y assurant le service dominical pour la population de ce coin avancé de Saint-Pierre-Quilbignon. Il y avait aussi l'occasion de satisfaire et sa piété personnelle et celle des nombreux Brestois si attachés à ce petit sanctuaire, si empressés à y venir pendant les heures sombres de l'occupation. Mais la situation ne tarda pas à devenir intenable en cette entrée du Goulet de la rade. Il s'y maintint cependant : lorsque sa maison se fut écroulée, comme presque toutes les maisons alentour, il se réfugia dans un grenier au-dessus de la sacristie de la chapelle qui, par miracle, avait été épargnée, assurant les offices du dimanche aux rares fidèles qui n'avaient pas été évacués.

Il se résigna enfin à quitter Sainte-Anne du Portzic, ayant tout perdu de son modeste avoir dans la ruine de sa propre demeure. Il vint alors à Quimper et trouva un asile chez les religieuses de l'Adoration ; il devait, par la suite, reconnaître leur hospitalité par les précieux conseils qu'il leur donna et la défense qu'il prit des intérêts de leur maison de Brest, les guidant dans toutes les démarches qu'elles firent pour la reconstruction, avec un sens très averti de leurs désirs et de leurs besoins. Lui-même, d'ailleurs, rencontra à Quimper un ami dévoué qui vint en aide à sa détresse et contribua grandement à le pourvoir du nécessaire.

En novembre 1944, Monseigneur Duparc l'appela au Chapitre cathédral. Il mit à remplir ses nouvelles fonctions la conscience qu'il avait montrée toujours et partout : il fut d'une assiduité ponctuelle à la prière canoniale et aux offices de la cathédrale ; empressé d'autre part à rendre les services qu'on sollicitait de lui : confessions dans les communautés religieuses, prédications de retraites, de triduums, d'adorations. Secrétaire des conférences ecclésiastiques, il relevait avec un soin minutieux les résumés et travaux des conférenciers et présentait, en fin d'année, un rapport général dont la valeur tenait surtout à la clarté et à l'objectivité.

C'est en décembre 1950 qu'il ressentit les premières atteintes de la maladie qui l'emporta. Elle ne lui laissa guère de répit et lui infligea de dures souffrances. Il s'y résigna et l'accepta avec une grande

résignation, ne se faisant aucune illusion sur sa santé. Il ne recevait guère d'autres visites que celles de cet ami qui était venu à son aide, tenant sans doute à rester seul devant son mal et devant Dieu. « C'est bien long, disait-il parfois, et pourtant j'ai peur du purgatoire. » Mais n'était-ce déjà pas un purgatoire que la consommation de son pauvre corps dont la vie se retirait trop lentement à son gré ? L'heure du Seigneur vint enfin au matin du 19 mai et c'est doucement qu'il rendit son âme à Dieu.

Ses obsèques furent célébrées le 21 mai à la cathédrale sous la présidence de Son Excellence Monseigneur Cogneau qui lui donna, dans un éloge funèbre, le témoignage de la haute estime où il le tenait, en présence de MM. les Vicaires généraux, de fidèles condisciples et confrères, de nombreuses religieuses, et d'un certain nombre de ses anciens paroissiens qui gardent au cœur la reconnaissance du bien qu'il leur a fait.

*Semaine religieuse de Quimper et Léon, 28/09/1951 p. 538*